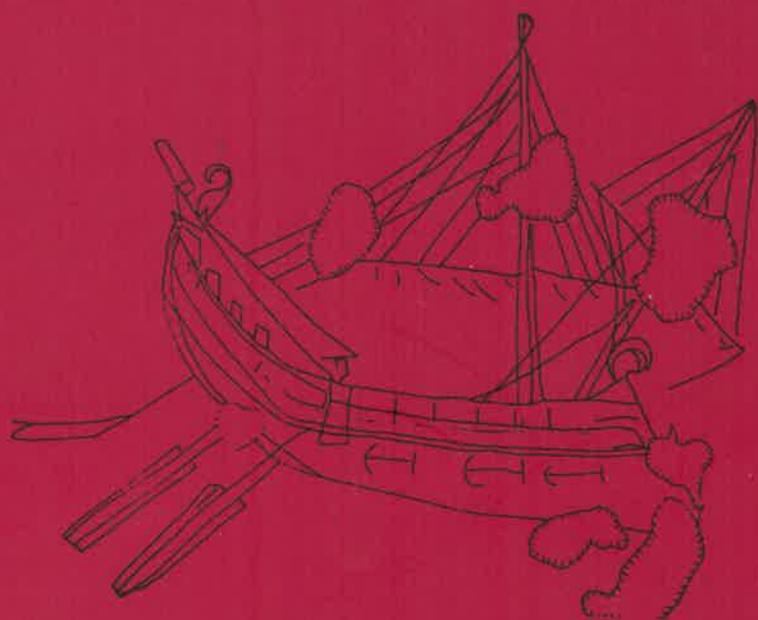


L'ÉCONOMIE ANTIQUE,  
UNE ÉCONOMIE DE MARCHÉ ?



Diffusion De Boccard

PRODUCTION ARTISANALE ET MANUFACTURIÈRE À L'ÉPOQUE  
ROMAINE.  
À PROPOS DE *L'HISTOIRE BRISÉE* D'ALDO SCHIAVONE

Maurice PICON

On sait les progrès considérables qui ont été accomplis ces dernières décennies dans l'étude de la vie financière et économique de l'Antiquité. Or ces travaux, fondés principalement sur la documentation écrite, rencontrent nécessairement d'autres approches qui sont celles de la recherche archéologique, et de la représentation qu'elle nous donne des activités artisanales et manufacturières anciennes. Notre propos sera donc de nous demander si cette confrontation ne se trouverait pas faussée, et très profondément, en raison du retard accumulé par une recherche archéologique peu au fait de ces questions.

Ce sont quelques paragraphes de *L'histoire brisée. La Rome antique et l'Occident moderne* d'Aldo Schiavone qui sont plus particulièrement à l'origine des remarques et réflexions qui suivent. L'auteur s'y exprimait ainsi :

« La relative étroitesse de la base manufacturière romaine nous est physiquement attestée par un vide archéologique criant : sur tout le territoire de l'empire, du Rhin à l'Euphrate, on chercherait en vain un ensemble de vestiges laissant supposer l'existence d'une aire industrielle comparable à celle des temps modernes, ou même seulement à celles du dix-huitième siècle. Et aucune réalité urbaine antique ne peut être légitimement définie comme une "cité industrielle", même si nous ne devons pas sous-évaluer les formes de production qui pouvaient s'y développer (la Pompéi reconstituée par Jongman en est un bel exemple) et s'il est hasardeux de définir toutes les villes comme vouées à la seule consommation. La vieille observation de David Hume, formulée dans

*L'économie antique, une économie de marché ?*

Lyon, Soc. des Amis de J. Spon, Paris, De Boccard, 2008, p. 191-214.

un essai de 1741 – là encore à l’approche de la révolution industrielle – selon laquelle aucun espace urbain antique ne se serait jamais constitué à partir de ces manufactures, reste une affirmation difficilement réfutable. Le développement des villes à l’âge impérial – si admiré par Aristide et Rostovtzeff – ne parvint pas à devenir une authentique “révolution urbaine” précisément parce qu’il lui manqua toujours cette indispensable assise productive.

« Malgré la quantité appréciable de marchandises disponibles, dans toute l’histoire romaine on ne trouve jamais un véritable système “industriel”. Les formes de standardisation manufacturière des produits – dont témoignent, en quelques cas, des vestiges, par exemple de céramiques – ne doivent pas être surévaluées. C’étaient des exceptions, non la règle. L’archéologie industrielle n’est pas une discipline qui peut se transposer de l’Angleterre moderne à l’Italie ou à la Gaule romaines. »

A. Schiavone, *L’histoire brisée. La Rome antique et l’Occident moderne*, Paris, Belin, 2003, trad. fr. de *La storia spezzata. Roma antica e Occidente moderno*, Rome-Bari, Laterza, 1996, p. 119.

Ce sont ces positions que nous examinerons, en observant d’abord que leur exposé n’occupe certes qu’une toute petite place dans l’ouvrage d’Aldo Schiavone, qui est d’autre part d’une foisonnante richesse. Mais ces positions apparaissent en filigrane en plusieurs points de son exposé, suivant en cela une tradition brillamment représentée par Moses I. Finley, tradition qui trouve une partie de son inspiration dans des doctrines d’économie politique et sociale demeurées longtemps une grille de lecture obligée, et fructueuse, pour de nombreux historiens de l’Antiquité<sup>1</sup>.

Cependant il ne suffit pas d’affirmer que le capitalisme et l’industrie sont des réalités qui n’apparaissent qu’à l’époque moderne, ou à l’extrême fin de l’époque médiévale, pour se croire dispensé d’étudier objectivement les situations plus anciennes. Car il n’est pas certain qu’en l’absence d’une vision relativement claire de la nature, de la diversité et de l’importance des activités artisanales et manufacturières de l’Antiquité – particulièrement de celles de

---

<sup>1</sup> FINLEY 1975, p. 165-199, entre autres.

l'époque romaine qui nous retient ici — on puisse vraiment appréhender les caractéristiques de son économie, et répondre (si cela demeure une perspective raisonnable) à la question qui a motivé ce texte : l'économie antique fut-elle, en partie au moins, une économie de marché ?

Nous écarterons donc de notre propos, par suite de leur absence de justification, les positions théoriques des épigones de Finley auxquels on appliquerait volontiers et pour le plaisir la célèbre phrase de Bossuet : « Le plus grand dérèglement de l'esprit c'est de croire les choses parce qu'on veut qu'elles soient, et non parce qu'on a vu qu'elles sont en effet »<sup>2</sup>. Mais revenons à notre sujet.

Il va sans dire que nous ne prétendons pas, à quelque titre que ce soit, œuvrer dans le champ de l'économie antique. Cependant il nous est arrivé bien souvent, en étudiant certains chapitres de l'histoire des matériaux et de l'histoire des techniques, de rencontrer des faits peu compatibles avec les vues les plus en vogue sur le commerce et l'artisanat antique (dont Aldo Schiavone s'est fait l'écho fidèle). Nous nous en tiendrons à l'énoncé de ces faits bruts. Bien que certains trouveraient facilement à s'insérer dans les réflexions actuelles sur l'activité financière de l'Antiquité<sup>3</sup>. De même, nous ne ferons d'allusion précise, ni à l'économie esclavagiste, ni aux monopoles, ni au rôle de l'armée, ni à la considération accordée ou non au travail manuel et à l'innovation... Car ces questions, pour importantes qu'elles soient, ont peu à voir avec notre propos qui voudrait s'en tenir à quelques faits majeurs.

---

<sup>2</sup> BOSSUET 1722, rééd., 1990.

<sup>3</sup> ANDREAU 2001.

## UN VIDE ARCHÉOLOGIQUE CRIANT

Il s'agirait de l'absence dans l'empire romain, en Orient comme en Occident, de toute aire industrielle comparable à celles des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, ce qui témoignerait à l'évidence, selon Aldo Schiavone, de l'« étroitesse de la base manufacturière romaine ». Deux points nous retiendront ici. Cette absence est-elle bien réelle, ou ne serait-elle qu'une impression, très incomplète voire inexacte, résultant de la manière dont sont généralement conduites les fouilles et les études des zones artisanales antiques ? Et dans l'hypothèse où cette absence serait bien réelle, constitue-t-elle une preuve en faveur de la conclusion qu'en tire l'Auteur sur la faiblesse des activités manufacturières à l'époque romaine ?

Pour ne pas nous égarer dans des généralités, et nous en tenir à des faits que nos propres recherches nous ont conduit à étudier ou simplement à réexaminer, nous nous intéresserons d'abord à l'une des capitales régionales de la Gaule, celle des Éduens, *Augustodunum* (Autun, Saône-et-Loire). Elle a sans doute été fondée autour des années 15 avant notre ère sur un site vierge qui paraît effectivement n'avoir pas connu d'implantations domestiques et artisanales antérieures. C'est une des rares villes gallo-romaines dont un quartier artisanal ait fait l'objet d'une fouille systématique, réunissant de nombreuses compétences<sup>4</sup>. Sur près d'un hectare, ont été mises au jour des structures d'ateliers de bronziers, forgerons, verriers, potiers, tabletiers, etc.

Mais que représente cet ensemble au sein de l'artisanat d'*Augustodunum* ? Une part très importante, largement majoritaire et donc significative de cet artisanat ? Ou des installations parmi d'autres, peut-être fort différentes, existant à Autun ?

Il est sûr en tout cas que la fouille du Lycée militaire, malgré son emprise assez exceptionnelle de près d'un hectare, ne nous donne qu'une image tronquée de l'artisanat local, d'un point de vue qualitatif et, *a fortiori*, quantitatif. C'est ainsi par exemple qu'on y a découvert des fragments de ces très grands creusets de cémentation

---

<sup>4</sup> CHARDRON-PICAULT, PERNOT 1999.

utilisés pour une préparation standardisée du laiton<sup>5</sup>. Mais ils y étaient peu nombreux et si dispersés que c'est récemment qu'on a pu les regrouper et les identifier. En revanche il a été retrouvé des creusets de ce type sur quatre autres sites *intra-muros*, et plusieurs fois en grande quantité (situation qui ne surprendra personne qui soit un peu habitué aux hasards des fouilles)<sup>6</sup>. De même il n'y a été découvert que deux fragments isolés de fours de verriers à sole de refusion, demeurés eux-aussi longtemps non identifiés, alors que des restes importants d'ateliers de verriers ont été rencontrés en plusieurs autres points de la ville antique<sup>7</sup>. Quant aux scories de bas fourneaux, si abondantes sur le site du cloître de Saint-Nazaire à Autun, il n'en a pas été retrouvé sur celui du Lycée militaire.

On multiplierait aisément les exemples de ce genre, à Autun et dans tout l'empire romain. Chaque fois on serait amené à souligner la difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité, de parvenir dans les fouilles à une vision crédible de l'artisanat d'un site urbain, quel qu'il soit, ce qui est vrai aussi des contextes ruraux, *vici* et *villae*. D'autant que les structures artisanales, urbaines ou non, entr'aperçues le plus souvent dans des sondages restreints, ont rarement été étudiées avec l'attention, les moyens et les compétences nécessaires. Aussi demeurent-elles bien souvent énigmatiques, quand elles ne sont pas ignorées.

À *Augustodunum* la trame industrielle ou manufacturière est exceptionnellement dense comme le montrent les plans de la ville antique dressés par les archéologues, où figurent les différentes zones artisanales qu'ils ont identifiées<sup>8</sup>. Peut-on quand même en ce cas parler d'un vide criant d'installations artisanales ou protoindustrielles ? On ne saurait répondre sérieusement à une telle question, l'Auteur ne donnant aucune indication qui permettrait de comprendre ses critères et de préciser ses positions. Celles-ci, comme celles des historiens de la même école de pensée, semblent relever

---

<sup>5</sup> PICON 2004.

<sup>6</sup> CHARDRON-PICAULT, PICON, 1997-1998.

<sup>7</sup> CHARDRON-PICAULT, PICON, 2002-2003.

<sup>8</sup> REBOURG 2002, p. 44 et 89 ; CHARDRON-PICAULT 2004, fig. 114.

bien plus du dogme que de la recherche historique ou archéologique. Il n'est pourtant pas interdit de se demander à partir de quelle concentration d'artisans, et à partir de quel degré d'organisation, on s'évaderait du vide criant décrété par l'auteur ? Or personne ne paraît s'être préoccupé de proposer des réponses à ces interrogations, comme si les réponses allaient de soi, ayant peu d'intérêt car ne concernant pas l'Antiquité. On verra plus loin que la réalité est fort différente, même si la question posée de cette manière-là est effectivement sans grand intérêt.

Il est clair en tout cas que les dogmes de l'école historique à laquelle appartient l'auteur ont une responsabilité dans la faiblesse et la médiocrité des recherches actuelles sur les techniques artisanales de l'Antiquité et leur impact économique. D'ailleurs, avant d'examiner comme nous le ferons plus loin différents aspects de la production manufacturière de l'Antiquité, on peut observer déjà à quel point les idées de l'Auteur sur l'histoire industrielle — récente comme ancienne — sont inconsistantes. En témoignage, dans le texte de Schiavone reporté précédemment, le flou dont s'entoure la notion de « base manufacturière romaine » que l'Auteur ne jauge qu'à l'aune d'une Angleterre mythique du XVIII<sup>e</sup> siècle, recréée pour appuyer les *a priori* du moment. Comme si la société industrielle anglaise n'avait comporté que des manufactures concentrées, et que la France qui en comptait si peu à cette époque n'avait pas été elle-aussi une puissance industrielle de premier plan<sup>9</sup>.

La faiblesse supposée des activités artisanales et manufacturières romaines, selon Schiavone, suscite d'autres interrogations. Nous sommes frappé en effet par l'indigence de certains raisonnements utilisés par l'Auteur qui les a empruntés d'ailleurs à Finley. Fallait-il que ces deux auteurs fussent dépourvus d'argument pour accorder autant d'importance à cette vieille observation de Hume qui disait ne pouvoir se souvenir d'aucun texte antique mentionnant qu'un espace urbain antique se serait constitué à partir de manufactures<sup>10</sup> ? Comme si le réseau des villes à

---

<sup>9</sup> WORONOFF 1998.

<sup>10</sup> SCHIAVONE 2003, p.119, reporté plus haut ; FINLEY 1975, p. 21 et 184.

l'époque romaine n'aurait pas permis, sans recourir à de nouvelles fondations urbaines, ou à des extensions fortement individualisées, tous les développements artisanaux et manufacturiers possibles.

La minceur des arguments de Finley et de Schiavone avec lesquels ils voudraient se persuader et nous persuader que la production manufacturière de l'Antiquité était fort peu développée ne permet guère de poursuivre une discussion sur le sujet. D'autant que celle-ci paraît se rattacher de plus en plus à un débat d'un autre âge. C'est en tout cas ce qui nous semble ressortir de l'examen des situations artisanales qui seront évoquées plus loin. Mais il faut ajouter que jamais les dogmes et *a priori* sur la faiblesse économique de la production artisanale et manufacturière à l'époque romaine n'auraient bénéficié d'une écoute aussi complaisante de la part de nombreux historiens, si ceux-ci n'avaient pas estimé y trouver une raison pour ignorer les techniques artisanales et manufacturières de cette époque, leur histoire et leur rôle économique. Étant entendu que le côté descriptif et anecdotique des productions concernées, si présent dans les publications et les colloques sur l'artisanat, n'est pas celui qui est pris en compte ici.

## UNE MÉCONNAISSANCE CRIANTE

Artisanat, manufacture, protoindustrie, industrie... Autant de termes qui servent surtout à masquer nos ignorances, et que chacun utilise de la manière qui paraît convenir le mieux à ses convictions ou à ses *a priori*. Mais si l'on fait abstraction de toutes ces appellations et qu'on examine avec attention et objectivité les connaissances dont on dispose vraiment sur la production et la commercialisation des différentes catégories d'objets manufacturés de l'Antiquité, on ne trouve guère d'étude qui aille bien au-delà des catalogues d'objets, dont l'apport, pour l'étude du marché et de l'économie antique, demeure fort limité. En revanche si l'on s'écarte délibérément de ces approches traditionnelles, simples et répétitives, on découvre souvent dans les fabrications manufacturées de l'Antiquité, et particulièrement dans celles d'époque romaine, une complexité et une diversité de systèmes productifs et commerciaux qui défient les catégories où l'on voudrait les

enfermer. De plus certains de ces systèmes sont d'une taille qui sera rarement dépassée avant l'époque moderne. C'est dire à quel point tout cela reste étranger aux schémas d'Aldo Schiavone et de ses devanciers, sur l'« étroitesse de la base manufacturière romaine ». Or il serait surprenant que ces perspectives n'aient pas d'incidence sur l'intelligence du fonctionnement de l'économie et du marché à l'époque romaine.

On présentera ici quelques exemples concrets de ces systèmes productifs et commerciaux de l'époque impériale, en s'en tenant, comme on l'a déjà indiqué, à ceux auxquels nous avons été confronté lors de nos recherches sur l'histoire des matériaux et des techniques.

### La céramique

La céramique sigillée est un des points qui ont opposé et continuent d'opposer Rostovtseff et les disciples de Finley comme Aldo Schiavone. Rostovtseff écrivait en effet, sans arrière-pensée politique évidente, mais comme un fait méritant d'être souligné, que les « centres gaulois de production de poterie présentent les traits caractéristiques de grands établissements industriels organisés sur un modèle capitaliste »<sup>11</sup>. Il s'agit à l'évidence de la terre sigillée, comme en témoignent les références citées à l'appui de cette assertion, laquelle ne fait d'ailleurs qu'illustrer sur un cas précis l'importance que Rostovtseff accordait à l'industrie du Haut-Empire.

Ce que ni Finley ni Schiavone n'étaient disposés à entendre. Mais examinons plutôt les faits, en précisant d'abord que nous ne parlerons que des ateliers gaulois et italiques, afin de limiter notre sujet.

Sans doute n'est-il pas inutile de rappeler que la céramique sigillée est très minoritaire sur la quasi-totalité des sites de consommation de l'Occident romain, de la fin du I<sup>er</sup> siècle avant notre ère, où elle apparaît, jusqu'au début du III<sup>e</sup> siècle où elle se

---

<sup>11</sup> ROSTOVTSEFF 1988, p. 485, n. 37.

dénature rapidement. Mais comme on la trouve partout, cela fait une très grosse production. Les graffites de la Graufesenque (Aveyron, F) mentionnent des fournées de 30 000 pièces en moyenne. Ce qui rend plausible une production annuelle de près d'un million de vases, surtout si l'on y ajoute celles des ateliers satellites de la Graufesenque. Cette production atteindrait 900 000 vases s'il était procédé à 3 cuissons par mois, pendant 10 mois (par exemple dans 3 fours cuisant une fois par mois).

Mais combien cela faisait-il de personnes travaillant à la Graufesenque ?

Une première estimation peut être tentée en partant des marques sur sigillées de la Graufesenque où l'on a relevé de 7 à 800 noms. Si l'on fait l'hypothèse, arbitraire mais pas irréaliste, que la durée moyenne d'activité de ces différentes personnes fut de 10 ans, chiffre assez faible, cela donnerait donc 7500 ans d'activité cumulée sur les 125 ans de fonctionnement de l'officine. Soit, par an, une activité cumulée de 60 ans, ce qui exigerait la présence continue de 60 ouvriers tourneurs (car chaque nom, que ce soit celui d'un potier, d'un patron ou d'un négociant, implique au minimum l'existence d'un tel ouvrier spécialisé).

Chacun de ces 60 ouvriers tourneurs peut certes assurer lui-même toutes les activités complémentaires indispensables au fonctionnement d'un atelier. Mais en ce cas il lui faudra réduire très fortement son temps de tournage et donc sa production qui pourrait être divisée par 4 (la céramique étant une activité très grosse consommatrice de main d'œuvre). L'option la plus probable serait plutôt que chaque ouvrier tourneur soit assisté par un certain nombre de personnes qui assurent l'extraction de l'argile et sa préparation, la recherche, le transport et le traitement des argiles servant à la fabrication du vernis, la coupe du bois et son convoyage, la construction des fours et leur entretien, l'enfournement, la cuisson et le défournement des céramiques, le contrôle de la production, la préparation des lots de céramiques pour leur expédition, et surtout les innombrables manipulations que requièrent le tournassage, l'engobage, le séchage, avec, pour une partie de la production, les opérations de moulage et de démoulage des pièces décorées, la fabrication des moules, *etc.*

Dans l'hypothèse où les 60 potiers tourneurs se consacraient uniquement au tournage, il faudrait alors pour assurer toutes les opérations nécessaires à la bonne marche de l'officine, probablement 4 fois plus de personnes, donc près de 240. Mais ce chiffre pourrait être bien plus élevé, car à une même marque peuvent être associés plusieurs tourneurs...

On peut aborder ce problème d'effectifs d'une autre manière, en partant de la production journalière d'un ouvrier tourneur, qui peut difficilement dépasser 200 pièces, chiffre qui se réduit à 75 si l'on inclut le temps nécessaire au tournassage et à l'engobage. Dans ces conditions une fournée de 30 000 vases nécessiterait 400 jours de tournage, tournassage et engobage, que l'on pourrait réduire à 30 si 13 ouvriers tourneurs concouraient à sa préparation. Dans l'hypothèse adoptée précédemment, mais évidemment arbitraire, où l'on cuirait 3 fois par mois dans l'officine de la Graufesenque, et cela pendant 10 mois, il faudrait pouvoir disposer alors de 40 ouvriers tourneurs, ce qui impliquerait, pour les raisons indiquées ci-dessus, la présence active de 160 personnes.

Le caractère hypothétique de ces estimations n'aura échappé à personne. Celles-ci demeurent toutefois raisonnables, et plutôt modérées. Mais ce développement un peu long veut surtout montrer qu'une officine de céramiques sigillées comme la Graufesenque, et la plupart des officines de ce genre, sont sûrement des entreprises importantes par la taille. Mais elles sont probablement peu structurées, ne requérant de coordination que pour un petit nombre d'opérations communes, peut-être la préparation de la pâte et du vernis, et plus sûrement la cuisson et la commercialisation. Il ne s'agit certainement pas de « manufactures » au sens réducteur des historiens anglais. Mais d'organisations plus lâches, des sortes d'artisanat groupé, lesquelles ont concerné, dans les pays industrialisés et même fortement industrialisés d'Europe occidentale, une part importante de l'activité manufacturière jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle et parfois du XX<sup>e</sup> <sup>12</sup>. Dans ces conditions Rostovtseff aurait entièrement raison de voir dans des officines comme celle de

---

<sup>12</sup> WORONOFF 1998.

la Graufesenque des « établissements industriels organisés sur un modèle capitaliste »<sup>13</sup>.

C'est une opinion que récuse évidemment Schiavone qui lui oppose l'absence de « standardisation manufacturière » qui serait seule capable de révéler un véritable « système industriel »<sup>14</sup>. L'auteur veut cependant bien admettre que la céramique (sigillée) pourrait présenter quelques indices d'une telle standardisation, mais qu'il faudrait surtout ne pas les surévaluer. Or ces indices sont extrêmement nets et probants, qu'il s'agisse de la remarque fort ancienne sur l'absence de toute forme de concurrence visible entre les productions des ateliers regroupés à la Graufesenque et dans ses succursales ou satellites (la même absence de concurrence s'observant pour toutes les officines). Qu'il s'agisse aussi des caractéristiques dimensionnelles et formelles de nombreux types de sigillées, reproduites à l'identique dans tous les ateliers d'une même officine, ou des transports de moules, assez fréquents, entre les officines et leurs succursales, par exemple entre Arezzo et Lyon, Lezoux et les Martres-de-Veyre, Vichy-Terres-Franches, Toulon-sur-Allier, *etc.* Qu'il s'agisse encore de la généralisation de certains procédés de fabrication que n'explique aucune contrainte technique, et que seules semblent pouvoir justifier des normes imposées (sans doute par les « négociants »)<sup>15</sup>.

Une autre caractéristique manufacturière des officines de sigillées est bien connue, c'est l'absence de contact entre les potiers et les clients, qu'excluent pour la majorité d'entre eux les distances qui les séparent, dépassant fréquemment mille kilomètres, et souvent plus<sup>16</sup>.

Le caractère très évolué de la production et de la commercialisation des céramiques sigillées en Europe occidentale se trouve confirmé par diverses observations qui suggèrent l'émergence à certaines périodes de stratégies manufacturières

<sup>13</sup> ROSTOVTSEFF 1988, p. 485, n. 37.

<sup>14</sup> SCHIAVONE 2003, p. 119, reporté plus haut.

<sup>15</sup> PICON 2002a et b.

<sup>16</sup> DELAGE 1998.

complexes, mais encore peu étudiées<sup>17</sup>. Nous n'en développerons qu'un seul exemple qui concerne l'officine d'Arezzo et l'apparition de la céramique sigillée en Italie, dans la seconde moitié du I<sup>er</sup> siècle avant notre ère. Cette apparition aura pour conséquence de modifier profondément et définitivement un type de répartition des ateliers de potiers qui était demeuré pratiquement inchangé au moins depuis le V<sup>e</sup> siècle en Méditerranée orientale, et sans doute depuis le IV<sup>e</sup> en Italie.

Celui-ci se caractérisait par deux niveaux de production, avec d'une part de très nombreux ateliers qui avaient une diffusion locale ou régionale relativement restreinte, et qui produisaient des céramiques communes, des céramiques culinaires et des céramiques à vernis noir, et, d'autre part, des ateliers en très petit nombre mais à très large diffusion, qui ne produisaient (ou diffusaient) que des céramiques à vernis noir. Répartition à deux niveaux des ateliers, dont l'équilibre économique paraissait bien assuré. Or cet équilibre sera brutalement rompu avec l'apparition de la céramique sigillée qui fera complètement disparaître la production en vernis noir, celle de diffusion locale ou régionale restreinte, comme celle de très large diffusion. Mais alors que cette dernière sera remplacée de fait par la céramique sigillée, les très nombreuses productions en vernis noir peu diffusées d'Italie ne seront pas remplacées et disparaîtront définitivement.

À l'origine de ces mutations il y a bien sûr l'engouement de la clientèle pour les vernis rouges des céramiques. Mais cela n'explique pas que les très nombreux ateliers de céramiques à vernis noir qui avaient une faible diffusion ne se soient pas reconvertis en se mettant eux-aussi à fabriquer de la céramique sigillée, alors qu'ils ont tous disparu. On peut certes invoquer, pour expliquer cette disparition, la plus grande complexité des procédés de fabrication des céramiques sigillées, et notamment l'utilisation des fours dits à tubulures (d'autant que les premiers fours de ce type, à Arezzo, semblent avoir été particulièrement complexes et délicats). Mais l'explication la plus vraisemblable résiderait plutôt dans le coût de

---

<sup>17</sup> PICON 2002 b, p. 354.

fabrication des sigillées, bien plus élevé que celui des céramiques à vernis noir. Ces dernières ne requéraient en effet qu'une température de cuisson de 900 à 950° C, alors que les vernis des sigillées exigent – pour devenir imperméables comme l'étaient les vernis noirs – des températures de 1050 à 1100° C. Températures d'autant plus longues à atteindre que le rendement des fours dits à tubulures est très inférieur à celui des fours à flammes nues servant à la cuisson des céramiques à vernis noir. Aussi est-ce probablement par un facteur 4 ou 5 qu'il fallut multiplier la consommation de bois pour passer des céramiques à vernis noir aux céramiques à vernis rouge<sup>18</sup>. Ce qui ne pouvait manquer d'avoir des répercussions sur le coût de fabrication de ces dernières.

Mais il pouvait être délicat et même risqué, pour la commercialisation des sigillées, de trop augmenter leur « prix de vente », par rapport à celui des céramiques à vernis noir qu'elles remplaçaient. La solution qui allait s'imposer fut apparemment d'augmenter la diffusion en produisant plus et de concentrer la fabrication sur un tout petit nombre d'officines. Cette stratégie avait un avantage supplémentaire, celui de réduire considérablement les possibilités d'imitation, et donc de concurrence. Ainsi se trouvaient éliminés tous les petits ateliers, au profit de quelques grandes officines et de leurs succursales.

Une confirmation de cette stratégie peut être vue dans le retour systématique à des fabrications moins coûteuses à produire, que l'on observe dans toutes les officines de sigillées occidentales chaque fois que la diffusion régresse fortement. Ces productions moins onéreuses et de bien moindre qualité ont toujours un vernis rouge, mais poreux. Ce sont les sigillées de mode A. Celles dont il a été question jusqu'ici sont très différentes ; elles ont un vernis imperméable – comme l'était celui des céramiques à vernis noir – et sont dites de mode C. Elles sont souvent considérées comme les véritables sigillées, les autres étant qualifiées alors d'imitations de sigillées<sup>19</sup>.

---

<sup>18</sup> FERNANDES *et al.* 2005.

<sup>19</sup> PICON 2002 a et b.

La stratégie des officines de sigillées que l'on vient d'examiner rapidement sur un point précis – celui de leur réaction aux vicissitudes du marché auxquelles ces officines s'adaptent en mettant en avant tantôt les sigillées de mode C, tantôt celles de mode A – relève de comportements que l'on rencontre plus souvent avec des structures industrielles qu'artisanales.

La production de la céramique sigillée présente d'ailleurs d'autres traits étonnamment modernes que nous nous contenterons d'énumérer, comme l'intervention hautement probable de différents investisseurs économiques, l'imbrication de facteurs techniques et marchands dans la production, la maîtrise et la valorisation de savoirs nouveaux, la mise en place de modes de production et de diffusion originaux... Mais sur la plupart de ces questions on manque d'études tant soit peu systématiques.

Faisant écho à la remarque d'Aldo Schiavone, rapportée précédemment, sur la standardisation des céramiques qu'il ne faudrait surtout pas surévaluer, nous tenons à souligner qu'il nous paraît aussi important de ne pas sous-estimer le niveau d'évolution technique des productions céramiques de l'époque romaine, et plus important encore de l'étudier. D'autant que des questions semblables, quoique un peu moins complexes, se posent pour d'autres catégories de céramiques de cette période, comme les céramiques culinaires.

### **Le verre**

L'exemple précédent — sur les céramiques sigillées — illustre bien l'impossibilité où se trouve souvent la recherche archéologique traditionnelle d'envisager autre chose qu'une approche superficielle, voire anecdotique, de la production artisanale et manufacturière de l'Antiquité. Celle-ci atteint à l'époque romaine des niveaux de complexité qui permettent rarement de comprendre ses implications économiques et sociales, sans une étude spécifique approfondie. Même la taille des officines demeure fréquemment hors de toute possibilité d'appréciation, faute de connaissances suffisantes sur les techniques anciennes. Ce fut le cas pour le verre, et de façon spectaculaire. On montrera qu'à l'époque romaine cette production

a été, comme la sigillée, une activité artisanale lourde, mais avec des structures très différentes. Et que tout cela n'a rien à voir avec les positions théoriques d'Aldo Schiavone — reprenant celles de Finley — sur la faiblesse de l'assise manufacturière romaine, et autres postulats de ce genre.

Rappelons d'abord que le verre est à l'époque romaine un matériau de synthèse obtenu en faisant réagir longuement, et à haute température, du sable et du natron. Et l'on sait que le sable de la rivière Belus, provenant du littoral syro-palestinien, était particulièrement apprécié pour cet usage, mais qu'il n'était pas le seul<sup>20</sup>. Quant au natron, il semble avoir toujours été celui d'Égypte.

Il y a moins d'une décennie, ce qu'on savait sur les anciens fours de verrier ne remontait guère au-delà de l'époque médiévale. Pourtant des fours de verrier romains avaient été découverts, et même assez souvent en Gaule. Mais on ne s'était guère appesanti sur ces trouvailles. Car on n'y percevait rien d'essentiel qui tranchât nettement avec les fours de la fin de la période médiévale et du début de l'époque moderne auxquels la littérature technique ancienne nous avait habitué. On savait certes que ce n'était pas le même verre qui était fabriqué au Moyen Âge et dans l'Antiquité, les cendres végétales ayant remplacé le natron dans son élaboration. Mais ce n'était pas une raison suffisante pour imaginer que l'artisanat romain du verre pouvait différer fondamentalement, sur des points très importants, voire essentiels, de l'artisanat médiéval qui nous était familier.

L'artisanat du verre médiéval est du type primaire/secondaire, ce qui veut dire que c'est le même four qui sert à la préparation du matériau verre, par combinaison de sable et de cendres (opération et atelier primaire), et qui fournit le verre fondu utilisé pour la fabrication des objets, le plus souvent par soufflage (opération et atelier secondaire).

Lorsque nous avons été amené à écrire — à la suite de recherches qui avaient porté initialement sur la composition de déchets de soufflage de l'atelier romain de la Manutention à

---

<sup>20</sup> PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, XXXVI, 190-194.

Lyon — qu'il ne devait pas y avoir en Gaule d'atelier primaire à l'époque romaine, mais uniquement des ateliers secondaires, en grand nombre, qui recevaient et transformaient en objets manufacturés le verre brut qui était élaboré dans des ateliers primaires du Proche-Orient, ce résultat fut très mal accueilli par les spécialistes du verre antique, à de rares exceptions près<sup>21</sup>. C'eût été reconnaître il est vrai l'écroulement du modèle médiéval primaire/secondaire qu'on avait cru pouvoir plaquer jusqu'alors sur l'artisanat verrier de l'époque romaine. Avec, pour conséquence immédiate, un bouleversement complet des perspectives économiques et sociales relatives à cet artisanat.

Mais si le rejet fut violent, il fut de courte durée, car la recherche archéologique ne manquait pas de données qui s'accordaient avec cette interprétation nouvelle des ateliers romains occidentaux, comme la présence de blocs de verre dans les épaves, celle d'éclats de verre brut dans les ateliers, l'absence de creusets avant la fin du second siècle de notre ère, *etc.* Aussi peut-on dire qu'actuellement la cause paraît entendue.

En Occident, l'artisanat du verre à l'époque romaine apparaît donc particulièrement complexe, avec des ateliers primaires très éloignés qui sont tous situés au Proche-Orient, et, à partir de là, des transports de verre brut d'abord par mer, puis par voie fluviale et/ou terrestre aboutissant à des ateliers secondaires largement dispersés en Gaule, et plus généralement dans le monde occidental. Or il devait être assez compliqué d'approvisionner ces nombreux ateliers secondaires en verre brut, et de façon régulière. Il fallait en outre que fût mis en place un système commercial suffisamment évolué qui prenne en compte le coût du verre brut, celui de sa transformation et le bénéfice attendu sur les produits manufacturés (à l'époque médiévale ce sont fréquemment les mêmes personnes qui fournissent les ateliers en matières premières et qui revendent tout ou partie de la production). Sans doute fut-il nécessaire d'avoir aussi des intermédiaires dans les ports, aux points de déchargement des cargaisons, qui puissent gérer la redistribution très compliquée

---

<sup>21</sup> PICON, VICHY 2003, p.17.

du verre brut vers les ateliers secondaires. Leur présence paraît d'autant plus nécessaire que différents ateliers proche-orientaux intervinrent successivement ou simultanément dans ce système de production et de transformation, dont l'existence a été particulièrement longue puisqu'il s'est maintenu en Gaule du I<sup>er</sup> siècle de notre ère, jusqu'au VIII<sup>e</sup>. Mais sûrement avec des périodes d'expansion et de régression que nous percevons encore mal.

On connaît quatre groupes de composition de verre brut d'origine proche-orientale qui ont été importés en Gaule. Ils doivent correspondre à autant de régions d'implantation des officines. Tous ces groupes sont évidemment bien représentés dans les pays riverains de la Méditerranée orientale. Le plus ancien, et sans doute le plus exporté en Occident, est syro-palestinien. Un second, largement et anciennement exporté, pourrait provenir lui aussi de Syro-Palestine, mais sans argument déterminant, son origine proche-orientale étant cependant assurée. Un troisième est égyptien. Un quatrième le serait aussi, mais la confirmation de cette origine exigerait pour le moins des recherches complémentaires. En revanche ce groupe est sûrement originaire du Proche-Orient. Les exportations en Occident des deux derniers groupes sont moins importantes que celles des deux premiers, et d'époque tardive.

L'installation d'ateliers secondaires en Occident fut probablement motivée par le souci de se rapprocher de la clientèle (les blocs de verre brut étant évidemment plus faciles à transporter que la vaisselle de verre). Ce n'est d'ailleurs pas le seul cas où l'on constate l'existence dans l'Antiquité d'une stratégie manufacturière de déplacement des officines ou de création de succursales spécialisées. L'exemple le plus connu est celui de la céramique sigillée avec la succession des ateliers italiques d'Arezzo puis de Pise et Lyon, des ateliers de la Gaule du Sud puis de la Gaule du Centre et de la Gaule de l'Est. Mais alors que les nouvelles officines de céramiques sigillées purent recruter sans doute assez aisément des potiers autour d'elles, ce ne fut certainement pas aussi facile de trouver des verriers et notamment des souffleurs de verre pour les ateliers secondaires occidentaux. Il est donc très probable que le développement des ateliers de verriers en Occident se soit

accompagné d'un transfert d'artisans spécialisés, depuis le Proche-Orient. Ce qui dut renforcer encore la dépendance des ateliers secondaires occidentaux — déjà tributaires des exportations de verre brut — vis-à-vis des officines proche-orientales.

Cette dépendance se relâcha sans doute d'elle-même avec le renouvellement des générations d'artisans dans les ateliers secondaires. Et avec le recyclage du verre brisé qui allait se substituer, en partie au moins, aux importations de verre brut (mais en Gaule la récupération du verre brisé paraît n'avoir constitué qu'une source de matière première négligeable durant tout le Haut-Empire).

Pour être à même d'approvisionner en verre brut les ateliers secondaires occidentaux, il fallait que la production des ateliers primaires du Proche-Orient fût extrêmement importante. D'autant que ces mêmes ateliers fournissaient aussi les différents ateliers secondaires des pays riverains de la Méditerranée orientale (dont certains exportaient d'ailleurs en Occident leur production de vaisselle de verre). On peut donc penser raisonnablement avoir à faire à des officines de très grande taille, mais on ne sait rien de précis à leur sujet, car la zone où l'on s'attendrait à les rencontrer en plus grand nombre — celle de Tyr et Sidon au Liban — est depuis plusieurs décennies peu favorable aux prospections archéologiques. Certes quelques trouvailles avaient été faites anciennement dans cette région, et d'autres l'ont été récemment, mais plus au Sud, en Palestine. Toutefois aucune d'elles ne concerne le Haut-Empire, les datations proposées allant du VI<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle de notre ère.

Ces découvertes eurent cependant le très grand intérêt de nous révéler un type de four assez surprenant par sa taille, puisqu'il permettait de fabriquer — après refroidissement du verre liquide à l'intérieur même du four — une dalle de verre de 8 à 16 tonnes qui était débitée en blocs et commercialisée. Ces fours à bassin existeraient au moins depuis le I<sup>er</sup> siècle de notre ère, d'après le témoignage des épaves. Mais on aurait aimé savoir s'il s'agissait déjà d'aussi grands fours. En tout cas des fours plus petits, et d'un type différent, permettant la coulée du verre, ont été utilisés bien avant notre ère, toujours selon le témoignage des épaves.

Au terme de ce tour d'horizon de l'artisanat verrier de l'époque romaine, l'impression qui prévaut est celle d'un système de production et de commercialisation extrêmement complexe, diversifié et lourd, mais souple aussi. Rien en cela qui l'apparente aux schémas réducteurs des manufactures anglaises, chers à Schiavone et Finley. Mais rien non plus qui justifie de parler à son propos de la faiblesse de l'assise manufacturière romaine. L'Antiquité avait des habitudes techniques et économiques particulières qu'il faudrait commencer à étudier pour elles-mêmes, plutôt que de se contenter de les cataloguer arbitrairement. Ce faisant on n'aura sans doute pas fini de découvrir que le niveau des connaissances et des applications manufacturières de l'époque romaine n'est peut-être pas aussi éloigné de celui des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles européens qu'on se plaît à l'imaginer. Il est sûr en tout — s'agissant du passage, encore très mal étudié, des ateliers de verriers antiques aux ateliers de type médiéval, primaires/secondaires — que l'on assiste à un très net allègement des structures de production et de commercialisation. Par rapport à l'Antiquité, la verrerie vénitienne est à ses débuts d'une simplicité déroutante. Il est vrai que les problèmes changeront de nature...

### L'alun

Avec l'alun, ou plutôt les aluns (sulfates complexes d'aluminium et souvent de potassium) on est amené à croiser de nombreux acteurs du monde artisanal ancien : les teinturiers, les foulons, les tanneurs, *etc.* Mais on ne peut envisager d'examiner ici, comme on l'a fait précédemment, dans quelle mesure ces artisans s'insèrent ou non dans des structures lourdes, fort éloignées de celles que Schiavone suppose avoir été la norme dans l'Antiquité. Aussi nous contenterons-nous de quelques observations isolées, susceptibles d'alimenter la réflexion.

Rappelons d'abord qu'on distingue les aluns naturels (ou natifs) et les aluns artificiels comme l'alun d'alunite qui est élaboré à l'issue d'opérations longues et complexes, grâce auxquelles on

transforme un minéral insoluble, l'alunite, en alun soluble dont peuvent se servir les artisans des tissus et des cuirs<sup>22</sup>. On dispose d'arguments sérieux qui permettent de penser que la transformation de l'alunite en alun était connue avant le début de notre ère. Or la fabrication de l'alun d'alunite restera peu développée jusqu'aux XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles. Et ce n'est qu'à partir de là qu'elle deviendra la principale source d'alun de l'Europe occidentale, et donnera lieu à un commerce international extraordinairement florissant.

Différentes causes peuvent expliquer le peu d'importance que cette fabrication d'alun d'alunite eut à l'époque romaine. On pense surtout à des difficultés techniques, et plus précisément mécaniques, qu'on ne parvint pas à surmonter. Il ne s'agirait pourtant que de la fabrication de très grandes chaudières en cuivre épais, dont la réalisation à l'époque médiévale fit l'étonnement des contemporains.

La faiblesse de l'Antiquité dans de nombreux domaines de la technique est une réalité qu'il ne faudrait pas ignorer sous prétexte de corriger le discrédit dont on a voulu accabler ses structures artisanales et manufacturières, rabaissées systématiquement, mais sans véritable argument, par Finley et Schiavone, au motif non avoué qu'elles risquaient de contredire le dogme du peu d'importance de l'activité industrielle romaine. Or la méconnaissance des faits conduit à déprécier, autant qu'à magnifier — un peu au hasard d'ailleurs — des indices sans réelle signification. Ainsi, dans le domaine de la mécanique ancienne que nous venons d'évoquer, Schiavone repousse-t-il bien mollement l'idée, fort répandue dans le milieu archéologique, selon laquelle l'Antiquité aurait été proche de découvrir la machine à vapeur<sup>23</sup>. Alors qu'elle manquait des outils nécessaires, et qu'il fallut toute la ténacité et l'inventivité des savants du XVII<sup>e</sup> siècle, s'appuyant sur les connaissances pratiques et théoriques accumulées depuis l'Antiquité, pour entrevoir une solution<sup>24</sup>.

---

<sup>22</sup> PICON 2000.

<sup>23</sup> SCHIAVONE 2003, p. 169-170.

<sup>24</sup> GILLE 1964 ; SHAPIN, SCHAFFER 1993.

Afin de clore ce chapitre à peine esquissé, et d'illustrer une fois de plus l'« étroitesse de la base manufacturière romaine » selon Schiavone, nous nous contenterons de rappeler, pour le plaisir, le creusement à Antioche, à la fin du I<sup>er</sup> siècle de notre ère, d'un canal destiné à l'activité des foulons (qui utilisaient largement l'alun). Ce canal qui avait 2,6 km de long pouvait permettre l'installation de plusieurs centaines d'ateliers<sup>25</sup>.

## DES CONCLUSIONS EN SUSPENS

On pourrait évidemment penser achever le chapitre précédent relatif aux tissus et aux cuirs, et ajouter toute une série de développements qui concerneraient par exemple les artisanats liés au métal, aux produits organiques, aux matériaux de construction, aux minéraux, *etc.* Mais serait-on plus avancé pour lors, et en mesure d'affirmer que la base manufacturière romaine est bien plus large que ne pense Schiavone ? Et pourrions-nous l'affirmer maintenant sans participer à la dérive qu'on reprocherait volontiers à Finley et à Schiavone, qui consiste à vouloir assujettir les faits à nos propres convictions ?

Quel sens y a-t-il d'ailleurs à soutenir que telle assise manufacturière est importante ou qu'elle ne l'est pas ? Tout le monde s'accorde certes à considérer que c'est seulement dans une perspective historique et évolutive que l'activité manufacturière d'une époque peut être jaugée. Et seulement si les comparaisons sont suffisamment nombreuses, étendues et approfondies. Ce qui suppose un niveau élevé de connaissances sur les activités artisanales anciennes, et des connaissances qui ne soient pas anecdotiques, uniquement. Mais c'est justement ce qui fait le plus défaut. Il n'y a donc pas d'histoire artisanale et manufacturière de l'Antiquité, ou si peu, et pratiquement pas d'histoire des techniques. Or sans fil directeur les comparaisons perdent toute signification, et l'on en revient aux discussions d'un autre âge évoquées précédemment.

---

<sup>25</sup> FEISSEL 1985.

Il faut certes poursuivre l'étude de l'artisanat antique, mais d'une manière un peu plus profitable qu'avant, ce qui suppose qu'on le fasse autant que possible sur la longue durée – incitation à laquelle tout le monde souscrit mais que bien peu observent – et dans un cadre géographique suffisamment vaste, ce qui est plus rare encore. Il faudrait en outre, et c'est peut-être le point le plus important, vouloir comprendre les mécanismes techniques et les contraintes économiques des artisanats étudiés.

Cela pourrait nous aider à mieux estimer la portée véritable des colloques sur l'artisanat antique, dont certains évoquent plus des réunions de philatélistes (que ceux-ci nous pardonnent) que des réunions d'historiens. L'étude des produits de l'artisanat est utile, et même indispensable, mais ce n'est pas encore de l'histoire, et cela n'y conduit pas nécessairement. D'ailleurs est-ce toujours de l'archéologie, au plein sens du mot ? En fin de compte, ce que nous souhaiterions voir retenir des exemples précédents c'est la nécessité d'une évolution des habitudes et des mentalités, qui impliquerait une redéfinition des objectifs assignés à l'étude de la production artisanale ou manufacturière ancienne. Une part importante de la compréhension du marché dans l'Antiquité est à ce prix.

Maurice PICON

Ancien directeur du laboratoire de céramologie du CNRS à Lyon

## BIBLIOGRAPHIE

- ANDREAU J. 2001, *Banque et affaires dans le monde romain (IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. – III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.)*, Points Histoire, Seuil, adapt. de *Banking and Business in the Roman World*, Cambridge 1999.
- BOSSUET J. B. 1722, *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, Paris, D. Horthemels, rééd., Paris, Fayard, 1990.
- CHARDRON-PICAULT P. 2004, *L'artisanat à Autun-AUGUSTODUNUM : chronologie et topographie des activités manufacturières dans la capitale de la CIVITAS ÆDUORUM*, Thèse de Doctorat en Archéologie, Université de Bourgogne, 2 vol., manuscrit.

- CHARDRON-PICAULT P., PERNOT M. 1999, *Un quartier antique d'artisanat métallurgique à Autun (Saône-et-Loire). Le site du Lycée militaire*, Documents d'Archéologie Française, n° 76, 316 p.
- CHARDRON-PICAULT P., PICON M. 1997-1998, « La fabrication du laiton à Autun, durant la période romaine : premières recherches », dans *Mémoires de la Société Éduenne*, t. LVI, fasc.2, p. 171-181.
- DELAGE R. 1998, « Première approche de la diffusion des céramiques sigillées du Centre de la Gaule en Occident » romain, dans *SFECAG*, Actes du Congrès d'Istres, 21-24 mai 1998, p. 271-314.
- FEISSEL D. 1985, « Deux listes de quartiers d'Antioche astreints au creusement d'un canal (73-74 après J.-C.) », *Syria*, LXII, p. 77-103.
- FERNANDES (J.), FERNANDES (M.), DE CASAS (C.) 2005, « Cuisson de sigillée rouge dans un four à tubulures à la Graufesenque », dans *SFECAG*, Actes du Congrès de Blois, 5-8 mai 2005, p. 447-450.
- FINLEY M.I. 1975, *L'économie antique*, Les Éditions de Minuit, trad. de FINLEY M.I. *The Ancient Economy*, 1973.
- GILLE B. 1964, *Les ingénieurs de la Renaissance*, Hermann, Paris.
- PICON M. 2000, « La préparation de l'alun à partir de l'alunite aux époques antique et médiévale », dans *Arts du feu et productions artisanales* », XX<sup>e</sup> Rencontres Internationales d'Archéologie et d'Histoire d'Antibes, p. 519-530.
- PICON M. 2002a, « Les modes de cuisson, les pâtes et les vernis de la Graufesenque », dans *Céramiques de la Graufesenque et autres productions d'époque romaine / Nouvelles recherches, Hommages à Bettina Hoffmann*, Archéologie et Histoire romaine, n° 7, p. 139-163.
- PICON M. 2002b, « À propos des sigillées, présigillées et imitations de sigillées : questions de "coûts" et de marchés », dans *SFECAG*, Actes du Congrès de Bayeux, 9-12 mai 2002, p. 345-354.
- PICON M. 2004, « Recherches récentes sur le laiton », dans *Compte rendu de la table ronde du 10 Mai 2004*, Centre d'Archéologie et du Patrimoine Alain Rebourg, Autun.
- PICON M., VICHY M. 2003, « D'Orient en Occident : l'origine du verre à l'époque romaine et durant le haut Moyen Âge », dans *Echanges et commerce du verre dans le monde antique*, FOY D., NENNA M.-D. (dir.), Actes du colloque de l'AFAV, Aix-en-Provence et Marseille, 7-9 juin 2001, p.17-31.
- REBOURG A. 2002, *Autun antique*, Guides archéologiques de la France, n° 39, nouvelle éd. sous la direction de GOUDINEAU Chr., Monum, Éditions du Patrimoine.
- ROSTOVTSEFF M.I. 1988, *Histoire économique et sociale de l'Empire romain*, trad. fr., Paris, Lafont, trad. de *The Social and Economic History of the Roman Empire*, Oxford University Press, 2<sup>e</sup> éd. 1957 (1<sup>ère</sup> éd. 1926).

- SCHIAVONE A. 2003, *L'histoire brisée. La Rome antique et l'Occident moderne*, Belin, trad. de *La storia spezzata. Roma antica e Occidente moderno*, Laterza 1996.
- SHAPIN S. et SCHAFFER S. 1993, *Léviathan et la pompe à air. Hobbes et Boyle entre science et politique*, La Découverte, Paris, Princeton University Press, 1985.
- WORONOFF D. 1998, *Histoire de l'industrie en France du XVI<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Paris, Seuil, Points Histoire (1<sup>ère</sup> éd. 1994).

Confrontations. Tel aurait pu être le titre de ce volume, avec comme non-dits les mots de convergence, divergence, voire état du monde. Sur un sujet si controversé, l'accord s'est fait parfois entre historiens de plusieurs périodes et archéologues de tous les « compartiments » du monde antique, face à la position stricte des économistes. L'acquis est sûr. Dans les cités grecques et romaines, relevant d'un marché à plusieurs niveaux, la formation du prix dépendait bien entendu de la loi de l'offre et de la demande mais pouvait aussi voir l'intervention des magistrats de la cité, si le prix était trop élevé. Cette attitude, fondée sur l'idée philosophique et morale du « juste prix », perdura dans les préoccupations, appuyées sur la théologie morale, qui furent celles des hommes aux époques médiévale et moderne. Sur un autre plan, l'apport des archéologues est majeur, puisque, face à des économistes persuadés que le marché ne joua guère de rôle avant le XVIII<sup>e</sup> siècle, ils montrent... une exceptionnelle adaptation au marché de vente, notamment en ce qui concerne les céramiques. Le débat se rouvre ainsi de lui-même, avec un ajout, une véritable bouteille à la mer, constituée par l'appel lancé, ici même, par J. Maucourant, en vue d'une œuvre commune des économistes, des historiens et des archéologues, « pour qu'une série d'objets historiques soient mis à l'épreuve de leurs outils d'investigation respectifs ».

Prix : 24 euros

ISBN : 978-2-909142-04-3



9 782909 142043